

Images du réel

Number 251, November–December 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47427ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2007). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (251), 49–51.



DURS À CUIRE

Invités par un collègue français, les chefs montréalais Normand Laprise du Toqué! et Martin Picard du Pied de Cochon, dès potron-minet, se rendent au marché des primeurs de Lyon et choisissent, avec un très grand soin, les éléments nécessaires à la confection des petits plats qu'ils serviront aux convives de ce resto très bien coté. L'un d'eux déclare : « Nous aurions pu faire un menu totalement végétarien devant l'embarras du choix et la qualité des produits. » La caméra à l'épaule de Guillaume Sylvestre capte l'assentiment du collègue et le spectateur, déjà saoulé des couleurs et des textures décrites, ne peut que faire de même. Il a compris, par ce parcours, l'importance de la traçabilité du produit. Les producteurs de légumes et de viande signent ainsi leurs produits et peuvent asseoir une commercialisation intelligente de saveurs.

À côté des moments où ils préparent des repas ou discutent du menu, font des courses en voiture vers l'aéroport pour chercher la dernière pièce de leur puzzle culinaire, le réalisateur les montre aussi riant à gorge déployée ou s'empiffrant lors de moments de détente. Fort d'une complicité établie pendant 18 mois de tournage, Sylvestre peut ainsi faire passer plus facilement le côté plus rustre de Picard par rapport à Laprise, qui fut naguère son mentor.

Une visite en Espagne est l'occasion de la découverte de pratiques ancestrales et d'une autre mise à mort de cochon, telle que vue dans **L'Arbre aux sabots** et autres **Règne du jour**. Que cette scène ait offusqué certains de mes collègues montre bien la distance entre l'animal vivant et le consommateur que l'industrialisation agroalimentaire a apportée depuis un siècle. Cette séquence est la preuve *a contrario* de la philosophie de nos deux cuisiniers hors pair et même de la culture du *slow food*, qui tend à valoriser le bien-manger par la redécouverte de saveurs oubliées ou trop longtemps cachées sous des sauces indigestes. Sylvestre et ses deux comparses ont ainsi élevé le documentaire culinaire bien loin au-dessus des habituelles tartinades télévisuelles.

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2007, 90 minutes — **Réal.**: Guillaume Sylvestre — **Scén.**: Guillaume Sylvestre — **Avec**: Normand Laprise, Martin Picard — **Dist.**: TVA.



FACES

Jeune cinéaste iranien de la diaspora, Shahin Parhami possède un regard original, une façon de tourner qui ne cesse de remettre en question les codes de la narration et du vocabulaire filmique. On pourrait voir en lui l'un des ambassadeurs d'une culture iranienne dématérialisée, pleine d'une poésie lyrique d'une force rarement atteinte.

De Parhami, on connaît surtout sa trilogie composée de *Nasoot* (1997), *Lahoot* (1998) et *Jabaroot* (2003), hommage à la culture persane d'une véracité poignante. Avec **Faces**, il explore le vécu et l'art de dix artistes canadiens originaires d'Iran. À travers des performances et des monologues, ils expriment leurs doutes, leur force de caractère, leur sens de la survie et la douleur de l'exil.

Parmi les intervenants, il y a Shahram Golchin, comédien professionnel en Iran avant la révolution islamique. Sans emploi, prisonnier de plusieurs maux physiques qui l'accablent, il exprime sa souffrance et son âme d'éternel exilé en jouant son propre personnage. Devant la caméra de Parhami, il invente son propre rôle, une façon comme une autre de transcender le travail exigeant et parfois ingrat de comédien. Où est-ce là une astuce du jeune cinéaste ?

Toujours est-il que Parhami a souvent recours au traitement expérimental, jouant avec la forme comme s'il s'agissait d'un pinceau traversant une toile. Parfois agressive, par moments tendre, la caméra est ici entièrement au service des sujets filmés.

On s'en rend compte lorsque Babak Salari, sans doute une des voix les plus éclatantes de la diaspora iranienne dans le domaine de la photographie, explique son travail sur fond d'images captées dans des pays bouleversés par des conflits politiques. Il montre aussi des visages témoignant de la situation des marginaux de la société, comme les artistes iraniens en exil ou les communautés homosexuelles du sud du Mexique ou de Cuba.

L'originalité du film réside dans la volonté de Parhami de ne pas faire acte de présence. La caméra ne fait que capter des images d'une force d'évocation remarquable. Et derrière la simplicité du propos, on découvre un document inestimable et essentiel pour les cinématographies nationales de l'exil.

ÉLIE CASTIEL

■ Canada 2007, 100 minutes — **Réal.**: Shahin Parhami — **Scén.**: Shahin Parhami — **Avec**: Shahram Golchin, Babak Salari et d'autres artistes irano-canadiens de la diaspora — **Contact**: Cinemashena.



Crédit Photo: Jérémie Lamouche



NO END IN SIGHT

Chercheur, professeur et intellectuel américain, Charles Ferguson s'initie au documentaire en produisant, scénarisant et réalisant **No End in Sight**, un interrogatoire rigoureux et pertinent sur l'actuelle guerre d'Irak. Ce film propose un savant dosage d'informations aux vertus pédagogiques sans jamais basculer dans le didactisme dogmatique. Même s'il existe déjà de nombreux films sur le conflit irakien — rappelons la fiction **Turtles can Fly**, de Bahman Ghobadi et les documentaires **Iraq in Fragments**, de James Longley, puis **Why We Fight**, de Eugene Jarecki —, le propos de Ferguson s'impose, puisqu'il questionne comme personne la logistique de cette intervention, ou plutôt l'absence flagrante de logique guidant cette guerre sans fin.

Le constat historique du documentariste est tout simplement déconcertant : une population entière et une génération complète sont actuellement hypothéquées principalement parce que quelques autocrates ont préféré s'en tenir à leur intuition plutôt qu'aux recommandations d'experts. Le documentaire illustre avec justesse le poids moral qui afflige ses experts que l'on choisit d'ignorer, voire d'écarter. Alors que le commun des mortels croyait que l'alternative à la situation actuelle en Irak était un retrait des troupes américaines, le film suggère qu'une présence plus importante des effectifs militaires combinée à une meilleure coordination des ressources du pays par les décisionnaires auraient prévenu la débandade des dernières années. Une alternative que le film a le mérite de considérer.

Les questions et les commentaires du documentariste, d'une rigueur journalistique, scient sans relâche la langue de bois de certains intervenants haut placés dans l'administration Bush, ce qui participe au rythme soutenu du long métrage. Sans jamais compromettre la rigueur et l'objectivité de son propos, Ferguson emploie un montage parallèle précis et captivant, ainsi qu'une musique bouleversante de Peter Nashel. En somme, ce film se fait le contre-pied du discours officiel de la Maison Blanche. Mais comme il est fréquent dans ce type de documentaire informatif, le spectateur apprend beaucoup de choses, sauf peut-être l'essentiel, c'est-à-dire ce qu'il peut faire pour améliorer la situation.

DOMINIQUE BOUCHARD

■ États-Unis 2007, 102 minutes — Réal. : Charles Ferguson — Scén. : Charles Ferguson — Avec : Campbell Scott, Faisal Al-Istrabadi, Richard Armitage, Amazi Baram, Jamal Benomar, Linda Bilmes, Barbara Bodine, Gerald Burke, Ashton Carter, Paul Eaton, Ali Fadhil, Omar Fekeiki, Marc Garlosco, Jay Garner, Hugo Gonzales, Joost Hiltermann, Paul Hughes, Robert Hutchings, Mahmoud Othman, Robert Perito, Paul Pillar, Samantha Power, Matt Sherman, Walter Slocombe, Yaroslav Trofimov, Lawrence Wilkerson, David Yancy — Dist. : Métropole.

LE PEUPLE INVISIBLE

Au début du film, une vieille Algonquienne, arrivée avec ses voisins au campement d'été, entonne une complainte décrivant une mère original tentant de sauver ses petits des prédateurs. La scène est filmée avec respect, en légère contre-plongée; par le biais de cette chanson transmise, le ton est donné. C'est depuis les temps immémoriaux que les Algonquins rencontrent des prédateurs. Auteur-interprète célèbre, Richard Desjardins emploie, comme dans ses autres films, le biais de la chanson pour faire passer ses messages. Une section du film s'appelle même *Cœur tricheur*, du nom d'une chanson *country* connue. Desjardins se glisse bien dans la peau de l'intervieweur, tout aussi à l'aise dans les intérieurs miteux de certains que dans les officines universitaires.

Monderie, plus metteur en scène, lui fournit des images parlantes tant en direct que dans la recherche d'archives prenantes. L'emploi de séquences de **The Silent Enemy**, film américain tourné au Témiscamingue dans les années 1930 et produit par W. Douglas Burden, ami de Meriam C. Cooper, producteur de **King Kong** est très parlant. L'acteur qui jouait le chef ojibwai dans le film aurait été un Noir américain alors que Grey Owl, autre porte-parole autochtone de la même époque, est un Britannique. Comme quoi les Algonquins et autres Amérindiens étaient tellement invisibles qu'ils pouvaient facilement perdre leur droit effectif de parole. Invisibles, les Algonquins le sont aussi par le fait qu'on a oublié qu'ils nous ont donné en français ou en anglais des mots comme *mocassin* et *wampum*. Pourtant, une carte de Marc Lescarbot de 1609, vue à une expo à Pointe-à-Callière, les montre déjà au nord de l'Outaouais, même s'ils sont alors des *Algoumiquiens*.

Gardant la faculté de révolte et de dénonciation si fondamentale à **L'Erreur boréale**, les deux cinéastes font, une fois de plus, œuvre éminemment utile en démontrant les écarts de traitement par les banques et autres institutions de personnes et de groupes autochtones par rapport à leurs compatriotes blancs. Dans la forêt de plus en plus clairsemée de certaines régions du Québec, les cinéastes rendent ainsi visibles des personnes qui gagnent à être connues et reconnues. On peut donc s'attendre à ce que ce film crée autant de vagues que son illustre prédécesseur.

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2007, 90 minutes — Réal. : Richard Desjardins et Robert Monderie — Scén. : Richard Desjardins et Robert Monderie — Avec : Lucien Wabanonik et d'autres représentants algonquins — Dist. : ONF.



QUÉBEC SUR ORDONNANCE

Un homme se rend chez son médecin pour un examen de routine. Le docteur le voit rapidement, ne trouve pas de différences avec la dernière fois et lui re prescrit les mêmes doses des mêmes médicaments. Voilà une des trop nombreuses courtes scènes de ce film-macédoine de Paul Arcand. Monsieur Arcand a l'art de poser à la radio les questions qui fâchent, mais ici, on croirait voir une version de pré montage de son film tant celui-ci part dans toutes les directions et inclut des scènes de récréation par la fiction qui sont quelquefois quasi caricaturales.

Le lien entre les maladies modernes et notre vie trépidante où chaque contrariété doit être adoucie ou éliminée par une drogue, un médicament ou un divertissement n'est pas assez souligné. De plus, la place des médecines alternatives est presque complètement exclue.

Pourtant ce que disent Paul Arcand et son équipe sur la surmédication du mal-vivre, de l'angoisse et des enfants turbulents contient de nombreux éléments de vérité. Les récentes avancées médicales au Québec auraient aussi pu faire l'objet d'une section s'il y avait eu une tentative visuelle d'arborescence ou de signalisation routière à l'intérieur de ce film pour que le spectateur puisse s'y retrouver.

La principale découverte de l'équipe d'Arcand concerne l'accumulation par certaines compagnies informatiques de renseignements personnels sur le travail de chaque médecin qui facilite ainsi le travail de démarchage auprès de ces disciples d'Hippocrate. Mais la représentation du témoignage d'un représentant pharmaceutique repentir tire le film vers l'équation drogue-médicament que le réalisateur ne poursuit pas assez loin dans son aspect historique.

Arcand et sa productrice Denise Robert auraient dû plutôt mettre sur pied une télé-série sur ce sujet, qui aurait pu ainsi avoir beaucoup plus d'impact à long terme, ne serait-ce qu'à cause de la complexité du sujet.

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2007, 90 minutes — Réal. : Paul Arcand — Scén. : Paul Arcand — Avec : Philippe Couillard, Jean-François Chicoine, Yves Lamontagne et de nombreux patients — Dist. : Alliance.

THE SHORT LIFE OF JOSÉ ANTONIO GUTIÉRREZ

José Antonio Gutiérrez est le premier soldat américain mort en Irak; c'était en 2003. Des milliers d'autres suivront. Le documentaire poignant de la Suisse Heidi Specogna raconte la vie du *marine* Gutiérrez. Car avant de mourir pour une guerre, José Antonio est né dans une autre, la guerre civile guatémaltèque. Triste ironie d'un destin tragique. Sans parents, José Antonio est accueilli dans un orphelinat.

La suite, c'est le parcours devenu presque traditionnel d'un immigrant sud-américain illégal, avec toujours ce même objectif : atteindre les États-Unis et ses mille et une possibilités. Tant d'illusions et de rêves à assouvir. Pour obtenir la célèbre *green card* — véritable sésame — le jeune homme s'enrôle donc dans l'armée de la bannière étoilée. Mais voilà, il n'ira pas plus loin que le désert irakien. Le documentaire **The Short Life of José Antonio Gutiérrez** relate les événements conduisant à la mort prématurée d'un homme qui avait cru trouver dans sa terre d'adoption un moyen de refaire sa vie.

Dès les premières minutes, on sait que le film sera un documentaire dénonciateur. Mais la réalisatrice évite le piège de tomber dans l'apitoiement systématique ou le pamphlet antiguerre. En fait, c'est à une véritable petite enquête que nous convie l'ancienne journaliste. Qui était José Antonio Gutiérrez? Un enfant des rues certes, mais également le symbole d'un homme dépourvu de tout qui cherche ailleurs un avenir meilleur. Le Guatemala est un pays pauvre où des enfants mendient sur les trottoirs, où des familles nombreuses tentent de survivre tant bien que mal et où les plus téméraires entreprennent le voyage vers l'Eldorado yankee. C'est aussi cela **The Short Life of José Antonio Gutiérrez**.

Bien filmée, l'œuvre de Heidi Specogna est documentée avec une certaine rigueur. Après **Tania La Guerrillera** et **Tapumaros**, la Néo-Berlinoise s'attarde encore à l'Amérique latine et à ses multiples visages, puisque derrière José Antonio Gutiérrez se cache une région aux nombreuses blessures. La réalisatrice n'hésite pas au passage à égratigner les symboles d'une Amérique en guerre, un pays qui ne semble exprimer aucun malaise à utiliser ses immigrants comme chair à canon. Au fil des entrevues et des révélations, **The Short Life of José Antonio Gutiérrez** nous expose une vérité fondamentale : quelles que soient sa force ou ses intentions, le patriotisme a aussi ses limites.

ISMAËL HOUDASSINE

■ DAS KURZE LEBEN DES JOSÉ ANTONIO GUTIERREZ — Allemagne / Suisse 2006, 89 minutes — Réal. : Heidi Specogna — Dist. : Atopia.